



HAL
open science

Mémoire coloniale, production narrative et institution littéraire en Belgique francophone : une mise en perspective cavalière

Pierre Halen

► **To cite this version:**

Pierre Halen. Mémoire coloniale, production narrative et institution littéraire en Belgique francophone : une mise en perspective cavalière. Sylvie Freyermuth, Pierre Halen, Jean-Michel Wittmann. Echappées belles en francophonie. Mélanges offerts à Frank Wilhelm, Centre Ecritures - Université de Lorraine, pp.191-214, 2016, Echappées belles en francophonie. Mélanges offerts à Frank Wilhelm, 978-2-917403-28-0. hal-01437581

HAL Id: hal-01437581

<https://hal.science/hal-01437581>

Submitted on 17 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Frank Wilhelm, Professeur émérite de l'Université du Luxembourg, trouvera dans ce volume de mélanges, offerts en son honneur par ses collègues et amis, le reflet de la richesse de sa carrière et de ses centres d'intérêt, mais également celui de son goût de l'effort qui délie le corps et l'esprit.

Frank Wilhelm a principalement travaillé sur la littérature française du XVIII^e et du XIX^e siècle. Sa passion s'est tout entière attachée à Victor Hugo, à qui il a consacré de nombreuses publications. Il s'est également intéressé aux littératures francophones, de l'Afrique à la Caraïbe ; mais son cœur s'est naturellement tourné vers la littérature francophone luxembourgeoise, dans laquelle il recueille un hommage à la culture française dont il est un fidèle et ardent défenseur.



UNIVERSITÉ DU
LUXEMBOURG

ISBN : 978-2-917403-28-0
ISSN : 2100-2711

22 euros

CENTRE ÉCRITURES
RECHERCHES EN LITTÉRATURE

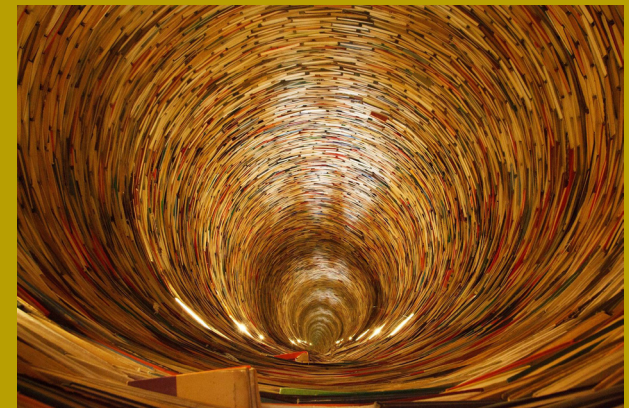
ÉCHAPPÉES LITTÉRAIRES EN FRANCOPHONIE

#09



CENTRE ÉCRITURES
RECHERCHES EN LITTÉRATURE

ÉCHAPPÉES LITTÉRAIRES EN FRANCOPHONIE



MÉLANGES OFFERTS À
FRANK WILHELM

SYLVIE FREYERMUTH, PIERRE HALEN,
JEAN-MICHEL WITTMANN (DIR.)

09



Pierre HALEN

Université de Lorraine¹

MÉMOIRE COLONIALE, PRODUCTION NARRATIVE ET INSTITUTION LITTÉRAIRE EN BELGIQUE FRANCOPHONE : UNE MISE EN PERSPECTIVE CAVALIÈRE

« Ce qu'ils vont apprendre vaut-il ce qu'ils vont oublier ? »

C.H. Kane, *L'Aventure ambiguë*, 1961

L'articulation de la mémoire et de l'histoire, on le sait, n'est pas une question simple. Certes, on ne peut que souscrire à la nécessité pour l'historien de répondre du mieux qu'il peut aux exigences de la critique historique, et à l'autonomie disciplinaire de son travail, à sa « sanction par les pairs ». Mais, par ailleurs, ce travail fait aussi l'objet, en aval, d'une communication au sein d'une société qui le reçoit ou non, qui l'entend ou non ; et en amont, il a été suscité par une demande sociale plus ou moins nettement formulée, qui peut être en outre accompagnée de consignes plus ou moins restrictives, et de moyens matériels plus ou moins généreux. Or, comme nous l'enseignent les théories de la réception, l'aval détermine en bonne part l'amont, et cela vaut aussi pour l'historien, quoi qu'il en veuille.

La production narrative relative au Congo illustre exemplairement cette difficulté de l'histoire à exister comme si cet amont et cet aval ne la déterminaient pas au moins en partie. Par *production narrative*, j'entends un ensemble très vaste de récits en diverses langues, qui se présentent au moyen de supports divers (oral / écrit, privé / public, iconique, filmique, livresque, etc.) et sous divers statuts littéraires, historiographiques ou seulement mémoriels ; tous ces récits ont aussi bénéficié d'une diffusion dont l'ampleur est fort variable. Ils ont pour la plupart en commun, parce qu'ils sont en lien référentiel avec un espace-temps réel, un « passé », une

¹ Centre de recherche pluridisciplinaire « Écritures », EA 3943.

certaine prétention à apporter une, voire la vérité. Or, on le voit bien, ils n'arrivent pas tous à se faire entendre de la même façon. L'historien aussi bien que le témoin font constamment l'expérience de cette difficulté, qui a quelque chose du dialogue de sourds. Qui pense œuvrer à une réconciliation des mémoires au moyen de la seule histoire finit souvent par se lasser d'efforts continuels, entrepris en vain, ou dont l'efficacité semble infiniment lente. C'est dans le contexte de cette difficulté que je voudrais situer mon propos. La difficulté s'éclaire si l'on postule qu'une logique discursive nous masque fondamentalement, d'un groupe humain à l'autre, d'une génération à l'autre, tel aspect du réel que nous ne pouvons pas ou que nous ne pouvons plus voir ni entendre².

Sans ouvrir de tels débats épistémologiques, je tenterai toutefois de mieux saisir les états successifs du champ de réception à propos du passé colonial en Belgique. Dans la perspective qui sera la mienne ici, l'audibilité d'un récit sera donc fonction de la *légitimité*, c'est-à-dire du crédit attribuable, par un état donné du champ, à tel énoncé qui se propose comme « vérité » et sollicite donc qu'on lui attribue de la « valeur ». Je laisserai délibérément de côté le champ congolais de l'énonciation narrative à propos du passé colonial, de même que le domaine international des représentations du Congo, même si les deux interfèrent constamment dans le domaine belge. Ce dernier interagit, certes, avec les deux autres, mais il a aussi sa spécificité, ses règles et son histoire propres, qui retiendront mon attention ici.

Je commencerai par invoquer la mémoire de Gaston-Denys Périer, le « congophile enchaîné »³, comme ses compatriotes l'appelaient non sans ambiguïté. Inlassable promoteur, en Belgique, des cultures congolaises (y compris, pour lui, la littérature coloniale au sens large), il eut longtemps le sentiment de prêcher dans le désert. Périer a souvent répété que le Congo

² Ce qui ressortirait d'une « archéologie du savoir » ou d'une théorie des « coupures cognitives » (cf. ANGENOT (Marc), *Théorie du discours social. Notions de topographie des discours et de coupures cognitives*. Montréal : Université McGill, coll. Discours social, vol. xxvii, 2006, 53 p. ; Id., *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*. Paris : Mille et une Nuits, coll. Essai, 2008, 450 p.)

³ Cf. HALÉN (Pierre), « Les douze travaux du Congophile : Gaston-Denys Périer et la promotion de l'africanisme en Belgique », *Textyles*, (Bruxelles), n°17-18, 2000, p. 139-150 ; Id., « À propos de Gaston-Denys Périer et de la notion d'"art vivant" », *Textyles*, n°20, 2001, p. 46-56.

n'était pas cette terre lointaine qui, secondairement, se refléterait dans des témoignages littéraires plus ou moins décoratifs. Pour lui, au contraire, le Congo est né de la littérature : l'imaginaire précède en quelque sorte le réel, il le filtre, il le rend haïssable ou désirable, étranger ou familier, il en détermine la perception. On peut l'illustrer facilement en retrouvant, dans les mémoires coloniales, l'aveu des lectures de jeunesse qui ont souvent déterminé la « vocation coloniale ». C'est là, chez Périer, une position très moderne.

Si Périer a réussi à faire aboutir quelques-unes de ses nombreuses entreprises de promoteur, il n'a pas eu beaucoup d'émules en Métropole et, plus largement, au sein de l'entreprise coloniale. L'auteur de la première anthologie de lectures congolaises⁴ eut souvent l'occasion de déplorer que la dimension culturelle y était négligée de diverses manières, au profit des réalités, jugées plus sérieuses, de l'économie et du développement matériel. La dimension culturelle fut-elle vraiment négligée ? On m'objectera déjà que l'entreprise coloniale belge s'est caractérisée, entre autres, par une forme d'indigénisme assez prononcée, qui eut pour résultat, dans le domaine des sciences humaines, un investissement considérable dans la linguistique bantoue et dans l'ethnographie, sciences coloniales hier, sciences « d'outre-mer » ensuite, qui sont restées un fleuron de l'africanistique belge. Et certes, ces deux sciences concernent bien la culture, mais c'étaient là des sciences elles aussi « sérieuses » qui, tout en confinant les sociétés congolaises dans les « traditions » et en laissant la modernité aux sociétés européennes, avaient l'avantage d'éviter, du moins dans leur pratique, le terrain des discussions idéologiques. Aujourd'hui encore, – nonobstant le développement de la sociologie et de l'anthropologie à propos de l'Afrique contemporaine, urbaine notamment –, on notera que les littératures africaines modernes, où s'élabore de manière privilégiée le discours africain, ne sont pas davantage qu'autrefois prises en compte par les institutions scientifiques belges, qu'elles soient universitaires ou « fédérales » : il n'y a guère que la vie associative pour s'en soucier, et l'on pourrait s'interroger à propos de cette continuité.

Laissant là ce débat, je voudrais ici suggérer que Périer avait pourtant raison, et qu'à tout le moins, l'observation de la littérature révèle des aspects essentiels de cette réalité historique que, dans une certaine

⁴ *Moukanda. Choix de lectures sur le Congo et quelques régions voisines*. Bruxelles : Lebègue & Cie, 1914, 379 p. (1^{ère} édition).

mesure, elle a configurée. Par *littérature*, j'entends bien entendu d'abord les textes relevant des genres que l'on identifie comme poésie, théâtre ou roman, bande dessinée ou essai, mais je prendrai en compte aussi leur diffusion, leur statut de reconnaissance, ce que les sociologues appellent leur « légitimité ». Il ne suffit en effet pas de savoir qu'une œuvre existe, ni d'en faire l'exégèse la plus exacte : sa réception et son mode d'existence dans la société sont tout aussi significatifs, voire plus. Je parlerai donc autant, sinon même davantage, des états successifs du champ littéraire belge francophone que des œuvres elles-mêmes.

Je ne pourrai qu'esquisser à très larges traits une évolution globale, sans pouvoir rendre justice à nombre d'écrivains. Une histoire détaillée de la littérature coloniale et post-coloniale⁵ relative au Congo n'est, du reste, pas encore à notre portée : cette carence est le résultat inévitable de l'espèce de refoulement que j'essaierai d'évoquer en le contextualisant autant que possible. Nos lacunes collectives en termes d'histoire littéraire, du côté congolais du Royaume, sont en effet trop importantes, ne serait-ce que du point de vue strictement factuel. Nous ne disposons même pas d'une bibliographie satisfaisante, et un certain nombre de livres sont introuvables (c'est le cas aussi de la littérature congolaise). Néanmoins, tentons cette sorte de bilan qui ne saurait être un palmarès de « grandes » œuvres, mais plutôt l'histoire de leur relative méconnaissance qui, on le verra, a commencé d'être partiellement résorbée depuis une vingtaine d'années. Le postulat est donc que la « grandeur » en question est un effet du champ, c'est-à-dire le résultat d'une légitimation par des agents à qui ce pouvoir est conféré⁶.

J'articulerai mon propos à partir de ce qui s'impose inévitablement comme les deux périodes majeures, coloniale et post-coloniale, qui déter-

⁵ L'adjectif est compris ici dans son sens chronologique.

⁶ Cela ne revient pas à nier qu'il y ait une objectivation possible des propriétés intrinsèques de tel récit, propriétés qu'on peut appréhender du point de vue stylistique ou narratologique (les « qualités » d'une œuvre), ou qu'on peut tenter de saisir dans une perspective sociologique en termes d'adéquation, par exemple, avec des « visions du monde ». Ce sont là deux autres voies, qui supposent des méthodologies différentes ; il me semble important qu'elles ne soient pas mises en œuvre naïvement, avec pour résultat de naturaliser des valeurs auxquelles elles apportent une caution faussement objective alors qu'elles sont produites, non par les œuvres, mais par une structuration du champ antérieure à toute appréhension « littéraire ». En somme, le champ existe avant le livre qui lui-même existe avant l'œuvre.

minent dans une large mesure l'histoire de cette réception problématique. Elles ne la déterminent pas entièrement, car l'évidente rupture des indépendances n'empêche pas des formes de continuité sur le long terme, nous y reviendrons. Je ne m'attarderai pas ici aux tout débuts, qui vont de l'anti-esclavagisme poétique du jeune Émile Banning⁷ à la nationalisation progressive, au tournant du 20^e siècle, des perspectives d'action au Centre de l'Afrique⁸.

Il s'agit bien sûr, en l'occurrence, d'une nationalisation belge, qui va se poursuivre pendant la période coloniale elle-même, construisant peu à peu cette « vitrine » de la nation unitaire dont l'éclatement final a été commenté par Bogumil Jewsiewicki : la « communautarisation » du Royaume démarquera effectivement après la décolonisation. Du point de vue de l'institution littéraire à l'époque coloniale, l'enjeu paraît avoir été moins structuré par une opposition entre partisans et adversaires plus ou moins réformistes de la colonisation, que par une tension entre une attitude d'indifférence méfiante et une autre attitude visant à l'intégration du fait colonial, la première l'emportant structurellement (c'est une constante qui relativise la rupture de 1960) sur la seconde. Ce fait colonial est lui-même indissociable des réalités africaines, qu'on veut tenir à distance ou non du corps métropolitain de la nation. Entre les deux pôles que sont le rejet et l'intégration, une formule intermédiaire va construire ce que j'ai appelé le « colonialisme de service », un discours qui valorise le fait colonial mais comme phase transitoire, préparatoire à la constitution d'une nation congolaise. C'est là une troisième tendance de fond, qui a des défenseurs dès l'époque de l'antiesclavagisme et qui trouvera de nombreux relais dans les milieux démocrates-chrétiens. On peut d'ailleurs y ajouter déjà une quatrième et dernière tendance, que j'ai appelée « africite », celle des colons, pour qui l'étranger, c'est de plus en plus la Belgique. Je parle ici de tendances

⁷ Cf. BANNING (Émile), « La traite » [poème, daté du 6 janvier 1856], dans WALRAET (Marcel), *Émile Banning. Un grand Belge (1836-1898)*. Bruxelles : Lebègue-Office de Publicité, coll. Nationale, 5^e série, n°58, 1945, 86 p. ; p. 39.

⁸ Cf. HALEN (P.), « Exotisme et antexotisme. Notes sur les écrivains antiesclavagistes en Belgique francophone (1856-1894) », dans *Papier blanc, encre noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale (Zaire, Rwanda et Burundi)*. Collectif édité sous la direction de Marc Quaghebeur par Émile Van Balberghe avec la collaboration de Nadine Fettweis et Annick Vilain. Bruxelles : Labor, coll. Archives du Futur, 1992, 2 vol., xciv-690 p., ill. ; tome I, p. 35-53.

littéraires, que je n'ai pas le temps de développer⁹, mais qu'on peut objectiver par l'étude des genres, des thèmes, voire de la langue, et, dans le roman, par l'étude des paysages ou des intrigues par exemple.

Les années des indépendances constituent ensuite une charnière vers la seconde période, qui court jusqu'aujourd'hui. Celle-ci est d'abord marquée par le conflit entre des mémoires porteuses de vérités concurrentes, qui ont paru longtemps inconciliables. L'une, portée par des convictions anticoloniales généreuses, mais ayant en outre accès aux positions dominantes de l'énonciation intellectuelle, universitaire et médiatique, toutes garantes de l'évidence du « sens de l'histoire », rendait de fait à peu près inaudible l'autre. Grosso modo, les « anciens », n'ayant guère accès aux lieux de l'énonciation dominante de l'université ou des médias, se sentaient à tort ou à raison dominés, et souvent accablés de crimes qu'ils estimaient n'avoir pas commis, par une jeune génération intellectuelle où l'anticolonialisme paraissait une sorte d'axiome de base. Entre autres corollaires, notons-le, il paraissait aller de soi que l'entreprise coloniale avait cherché à imposer un Universel et méprisé les cultures différentes ; et que la littérature coloniale, selon une vision influencée par le marxisme, faisait partie d'une superstructure idéologique visant à masquer une infrastructure « réelle » d'exploitation économique. Telles étaient les convictions « correctes » encore il y a peu ; généreuses, assurément, mais souvent peu soucieuses de vérifier ce qu'il en avait été réellement, parfois même déniaient par principe à la parole du témoin (voire même de l'historien) tout accès à l'objectivité, elles *avaient raison*, puisqu'elles allaient, elles en étaient honnêtement persuadées, « dans le sens de l'Histoire ». Le fait est qu'elles ne pouvaient conduire qu'à la disqualification *a priori*, à l'inaudibilité de la mémoire coloniale. De cette délégitimation, comme nous le verrons, le champ littéraire porte la trace, mais l'histoire de cette période ne s'arrête pas là et conduit progressivement à la situation contemporaine où, me semble-t-il, les deux grandes oppositions – entre rejet et appropriation, entre mémoire coloniale et anticoloniale – tendent à ne plus être les deux dialogues de sourds d'autrefois¹⁰.

⁹ Sur ces catégories, cf. HALEN (Pierre), « *Le petit Belge avait vu grand* ». *Une littérature coloniale*. Bruxelles : Labor, coll. Archives du Futur, 1993, 397 p.

¹⁰ Mémoire dominée, mémoire dominante : il y a donc une concurrence pour la légitimité dans l'énonciation mémorielle, donc pour la législation sur le savoir. On pourrait convoquer ici le concept d'hégémonie (cf. ANGENOT (M.), *Théorie du discours social...*, *op. cit.*,

De la littérature à l'ère coloniale, ou l'histoire d'une familiarisation partielle

Partons d'une année charnière, la dernière sans doute de l'ère coloniale dans le cas qui nous concerne, pour esquisser une perspective cavalière sur ce qui précède. En 1958, dans le cadre de l'Exposition universelle, la Belgique semble avoir fait une place d'honneur au Congo dans son imaginaire et dans ses références symboliques. L'ensemble des pavillons dévolus au Congo belge et au Ruanda-Urundi, vastes et bien situés, connaissent un grand succès de foule et laissent des souvenirs inoubliables aux visiteurs¹¹. Pour l'histoire du Congo, c'est une manifestation importante, marquée par des séjours relativement nombreux de « touristes congolais »¹² en Métropole ; mais pour la Belgique, c'est aussi une étape marquante : *Le Patriote illustré*, par exemple, intitule un numéro spécial : *Le Congo, dixième province*. Infor-Congo fait circuler un *Album de famille*, présentant des photos de Congolais Noirs et Blancs sur des pages juxtaposées : séparés, donc, mais tout de même ensemble¹³.

Quelle sorte d'ivresse fait alors perdre de vue les termes de la Charte coloniale, cette séparation des pays que la localisation séparée des

qui discute la notion chez Gramsci). Le jeu des avant-gardes artistiques, éclairé dans la perspective du champ littéraire tel qu'analysé par P. Bourdieu, présente une structure analogue dans le champ de l'énonciation historique : pour s'y faire une place au soleil, des « entrants » plus ou moins radicaux doivent nécessairement soit montrer leur capacité à surenchérir dans les valorisations admises et « correctes », soit à l'inverse disqualifier ces valorisations, c'est-à-dire en imposer de nouvelles. D'un côté, pour prendre des exemples concrets, l'ACHAC ou Marc Ferro (*Le Livre noir du colonialisme*. Paris : Laffont, 2003, 845 p.), de l'autre Daniel Lefevre (*Pour en finir avec la repentance coloniale*. Paris : Flammarion, 2006, 229 p.). Un colloque comme *Belgique-Congo. Enjeux d'histoire – enjeux de mémoire / Belgium-Congo. History vs. Memory / Belgijë-Congo. Tussen geschiedenis en herinnering* (31/01-01/02/2007, Bruxelles, CEGES-SOMA) n'eût pas été imaginable dans les années 1970-1980 ; mais les actes n'en ont jamais été publiés.

¹¹ Cf. HALÉN (Pierre), « La représentation du Congo à l'exposition universelle de Bruxelles (1958). À propos d'une désignation identitaire », dans Debussman (R.) & Riesz (J.), Hrsg., *Kolonialausstellungen-Begegnungen mit Afrika ?* Frankfurt : Iko-Verlag, 1995, xi-203 p. ; p. 75-102.

¹² DIMBAMBA (S.), « Temps Nouveaux ». *Les touristes congolais visitent la Belgique et l'Exposition universelle de Bruxelles, 1958*. Léopoldville : Imprimerie du Courrier d'Afrique, 1959, 30 p.

¹³ *Album de famille*. Bruxelles : Infor-Congo, [1958], n.p. [99 p.]

pavillons coloniaux inscrit pourtant encore, en 1958, de manière évidente ? Depuis la fin de la guerre, en tout cas, les liens se sont resserrés, les voyages de journalistes, d'hommes politiques et d'artistes ont été de plus en plus nombreux, les beaux-livres se sont multipliés, et même, c'est là un fait nouveau, des écrivains accrédités en Métropole ont fait le voyage et en ont écrit : Gerard Walschap, Marie Gevers, Georges Sion, Henri Cornélus... Certains sont des « pèlerins de la saison sèche », comme disaient les coloniaux, et tous ont sans doute des raisons professionnelles ou familiales particulières pour faire le voyage, mais le fait est que la « matière congolaise », dans les années 1950, n'est plus jugée *a priori* indigne d'intérêt par certains écrivains métropolitains. Un auteur comme Marcel Thiry, qui n'est jamais allé au Congo, ne craint pas d'imaginer, dans un récit d'anticipation scientifique, que le moyen de ressusciter les morts a été découvert, non par un sorcier mais par un savant congolais, dont le laboratoire relève d'une université belgo-américaine au Kivu¹⁴ ! Ainsi voit-il l'avenir. Le poète Jules Minne¹⁵, bien qu'il soit administrateur colonial et qu'il ait fait de la forêt équatoriale son sujet de prédilection, est lu et admiré par ses pairs en Belgique. La paralittérature n'est pas en reste, avec la bande dessinée, mais aussi le roman pour la jeunesse : dans les collections « Marabout Junior », si Bob Morane en reste à affronter une Afrique exotique et sauvage, en revanche les aventures parallèles de Sylvie, pour les jeunes filles, réfléchissent plus concrètement à ce qu'il en est du Congo et des Congolais, désormais, pour une jeune femme belge, dynamique « hôtesse de l'air » en prise avec son temps, et d'ailleurs visiteuse de l'Expo 58¹⁶.

¹⁴ THIRY (Marcel), « Le Concerto pour Anne Queur » (1949), dans *Nouvelles du Grand Possible*. Liège : Les Lettres belges, 1960, 292 p. ; p. 149-264. Cf. HALÉN (P.), « Docteur Cham et négresse rose. Deux traces d'une Afrique future dans l'œuvre de Marcel Thiry », dans HALÉN (P.) et RIESZ (J.), éd., *Images de l'Afrique et du Congo-Zaïre dans les lettres belges de langue française et alentour*. Bruxelles : Textyles-Éditions, 1993, 372 p., ill. ; p. 287-300.

¹⁵ Cf. HALÉN (P.), « Le paysage africain selon Jules Minne », dans COLLOT (M.) et RODRIGUEZ (A.), dir., *Paysage et poésies francophones*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, 285 p. ; p. 135-152.

¹⁶ Cf. HALÉN (P.), « Que peut bien faire une jeune femme moderne avec une colonie ? La série des "Sylvie" de René Philippe dans le contexte de la décolonisation (1955-1961) », dans SCHULTZ (J.), Hrsg., *Zwischen Idylle, Krieg und Kolonialismus. Europäischer Jugendliteratur: 1945-1960*. Bayreuth : Schultz & Stellmacher, 1996, 84 p. ; p. 47-62.

Dans le pavillon du Congo, une place est réservée à la littérature, au sein de la section réservée à l'art et à ses moyens d'expression. Des vitrines exposent des livres et d'autres témoignages littéraires¹⁷. Mais, si la littérature « de l'ère coloniale » – y compris congolaise et internationale – est ainsi exhibée et mise à l'honneur, notons qu'elle est bien située du côté du Congo, et non dans les pavillons belges. Le même phénomène d'exclusion apparaît dans l'encyclopédie monumentale des lettres belges de langue française que publie, pour cette année faste, la Renaissance du Livre, ce qu'on appelle le *Charlier-Hanse*¹⁸ : sauf rarissime exception (Jules Minne, Henri Cornélus), aucune place n'y est faite aux littérateurs coloniaux, encore moins bien sûr aux Congolais alors pourtant déjà connus comme écrivains : Paul Lomami-Tshibamba ou Antoine-Roger Bolamba par exemple.

Même si leur intégration reste ambiguë et partielle, les territoires d'Afrique centrale ressemblent alors de moins en moins à la terre étrangère vers laquelle, pendant longtemps, du point de vue de la sensibilité majoritaire, ne partaient que des aventuriers et des missionnaires, des hommes qui, soit étaient déjà perdus, soit partaient « au risque de se perdre ». Pour éclairer cette évolution radicale, rappelons cette phrase de Max Waller en 1888 : « *N'allez pas là-bas !* » ; cette injonction a été choisie il y a quelques années pour servir de titre à une très belle édition critique de la correspondance¹⁹ du frère de Max Waller, Charles Warlomont, jeune officier « puni » en quelque sorte pour ses frasques en Métropole, et envoyé par sa famille au « cœur des ténèbres » à la fin du 19^e siècle : le Congo était alors ressenti, du point de vue métropolitain bien sûr, d'une certaine manière comme le dépotoir ou, au mieux, le purgatoire de la nation. La littérature, souvent incidemment, le montre avec évidence. Un peu plus tard, l'écrivain limbourgeois Georges Virrès raconte, dans *Les Gens de Tiest* (1912),

¹⁷ Cf. la brochure : *The Congo and Literature*. Bruxelles : Universal Exhibition – Belgian Congo and Ruanda Urundi Section, Art and its means of expression, 1958.

¹⁸ CHARLIER (Gustave) et HANSE (Joseph), dir., *Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*. Bruxelles : La Renaissance du Livre, 1958, 477 p., ill.

¹⁹ VAN BALBERGHE (Émile) et FETTWEIS (Nadine), « *N'allez pas là-bas !* ». *Le séjour de Charles Warlomont au Congo (1887-1888), ses écrits et leur réception par son frère Max Waller*. Préface de Jean Stengers. Avec une carte géographique. Bruxelles : Archives et Musée de la Littérature, coll. Documents pour l'histoire des Francophonies, n°1, 1997, 2 vol., xxii-651 p. ; WARLOMONT (Charles), *Correspondance d'Afrique*. Publiée par son frère Max Waller (Maurice W.). Préface de Max Waller. Bruxelles : Monnom, 1888, xv-143 p.

comment un jeune orphelin élevé par ses deux tantes célibataires se méconduit et risque de se perdre moralement et socialement ; Virrès ne trouve rien de plus significatif que d'appeler *Le Congo* le bar nocturne où le jeune homme sort du droit chemin et où les vieilles dames doivent venir le sauver²⁰ ; il n'est orphelin, d'ailleurs, que parce que son père est parti, et « donc » mort au Congo, lieu de perdition. Dans *Mariages* (1936), de Charles Plisnier²¹, roman important puisqu'il est la première œuvre non française à obtenir le prix Goncourt en 1937, un autre fils perdu va réincarner, quant à lui, la parabole de l'enfant prodigue en revenant au pays, dans la famille où est sa véritable place ; avant cela, il s'était « perdu » en Afrique²² où l'auteur ne manque pas de le décrire livré à l'alcool, à l'oisiveté et aux « ménagères », c'est-à-dire aux femmes, le plus souvent décrites sous les figures du serpent ou du félin, qui ne sauraient faire partie du lignage. Tel est le cliché récurrent. Ce n'est pas le lieu ici de multiplier les exemples : le fait est que la littérature métropolitaine, de la fin du 19^e siècle à la seconde guerre mondiale, raconte à maintes reprises sa profonde méfiance à l'égard du Congo, ce corps étranger à la nation. Ceci, lorsqu'elle en parle, bien entendu, car le plus souvent elle ignore, elle veut ignorer peut-être, ce qui, en France au même moment, occupe pourtant une place considérable dans le champ. La génération de 1880, la plus fameuse des écrivains belges, restera à l'écart des entreprises léopoldiennes, même si Verhaeren, plus tard, exaltera à sa manière l'expansionnisme européen en général²³. L'unique exception du côté francophone est sans doute Léopold Courouble, seul ancien colonial à avoir été réintégré en son temps dans l'institution bruxelloise après et malgré son expérience africaine²⁴. On me dira : et Simenon ? Certes, Simenon, suit en Afrique les traces d'André Gide (et de Tintin !), mais c'est alors un quasi inconnu dans

²⁰ VIRRÈS (Georges), *Les Gens de Tiest*, nouvelle édition. Paris : Rivière ; Bruxelles : Mertens, coll. L'édition populaire, n°7, s.d. [1912], 135 p.

²¹ PLISNIER (Charles), *Mariages*. Roman. Paris : Corrêa, 1936, 438 p.

²² Plisnier évoque le Tchad, non le Congo, mais il est probable qu'il s'agisse là d'une des « francisations » auxquelles se soumet alors l'écrivain candidat au Goncourt.

²³ Cf. MORTIER (Daniel), « Emile Verhaeren, Karl Marx et l'expansion européenne », dans KNABE (P.-E.) et Trousson (R.), éd., *Emile Verhaeren, poète, dramaturge, critique*. Bruxelles : Université Libre de Bruxelles, 1984, 155 p. ; p. 145-155.

²⁴ Il lui a fallu cependant montrer patte blanche grâce à des récits « bruxellois » qui peut-être ont rassuré le conservatisme identitaire : *La Famille Kaekebroeck*, *Prosper Claes*, *Le Petit Poels*, *Pauline Platbrood*, etc.

le champ belge, et qui vient à peine de donner naissance au Commissaire Maigret.

Du côté de l'institution pendant l'ère coloniale

Images dépréciatives du Congo, et le plus souvent ignorance : ces aperçus thématiques se retrouvent dans l'exclusion institutionnelle des littérateurs coloniaux hors des lieux où se décide la légitimité littéraire. La *position*, pour reprendre les concepts de Bourdieu, de l'écrivain colonial est une position faible parce que physiquement lointaine et manquant des relais institutionnels utiles. Et sa *disposition* le contraint doublement, d'abord par le sujet référentiel (le Congo) dont il revendique l'expérience, et, dès lors aussi, par une écriture de représentation dont la critique littéraire métropolitaine ne peut évaluer la « vérité ». Il est mal placé pour pratiquer les renvois d'ascenseur, il n'est pas au courant des dernières nouveautés, il n'a pas d'allié dans les commissions, jurys, salles de presse et autres académies. Son talent n'est pas en cause : c'est la structure du champ qui est déterminante. Ce n'est pas un hasard si les deux seuls auteurs « coloniaux » à figurer dans le « Charlier-Hanse » sont Jules Minne et Henri Cornélus, soit le poète néo-classique de la forêt équatoriale comme symbole du temps cosmologique et le romancier anti-colonialiste et anti-missionnaire ; ils n'ont pas été retenus pour leur idéologie très différente, mais parce qu'ils sont l'un et l'autre soutenus par des réseaux métropolitains ²⁵.

En France, au même moment, les choses sont fort semblables et en même temps différentes. Elles sont semblables parce que les littérateurs coloniaux n'arrivent pas à se faire reconnaître, et ce, pour les mêmes raisons qu'en Belgique. Elles sont différentes parce que la « plus grande France » est un sujet qui fait recette et qui n'est pas *a priori* jugé indigne, ce qui est en partie lié à la position de l'intellectuel français dans les débats socio-politiques. Dès lors, les frères Tharaud, André Gide lui-même, et jusqu'à Maurice Genevoix vont écrire de la littérature coloniale et, en quelque sorte, occuper les parts de marché que leurs collègues coloniaux

²⁵ Cf. HALEN (P.), « La légitimation littéraire par la légitimation morale : la réception secondaire des œuvres "africaines" de Henri Cornélus », dans ID., dir., *L'Afrique centrale dans les littératures européennes*. Bremen : Palabres éd., coll. Bayreuther Frankophonie Studien, Bd. 3 / Études francophones de Bayreuth, vol. 3, [1999], 176 p. ; p. 103-122.

auraient voulu se réserver en se réclamant de leur expérience, et même de leur « autochtonie ». Rien n'y a fait : Pierre Mille, Robert Randau, les frères Leblond ont disparu de la mémoire littéraire française. Certes, André Demaison, un peu plus tard, s'est taillé un succès, mais surtout dans le livre destiné à la jeunesse. Le remède que les auteurs coloniaux ont cru devoir mettre en place, en France comme en Belgique, a été inopérant, il a même renforcé l'incompréhension : la création de prix littéraires « réservés », d'associations spécifiques, le recours à des éditeurs spécialisés en matières coloniales ne pouvaient forcément pas faire entrer ces littérateurs dans les institutions dominantes.

Aujourd'hui encore, lorsqu'un écrivain congolais publie un roman, la recension, lorsqu'il y en a une dans la presse belge, est confiée non à un critique littéraire, mais au journaliste politique de la maison qui se trouve être spécialisé dans les actualités africaines. C'est sans doute, pour une part, l'effet d'un dévouement généreux de la part d'un « ami de l'Afrique » qui accepte cette tâche dont les autres ne veulent pas ; mais il n'est pas difficile de comprendre que la valeur attribuée par le journaliste politique à un roman ne vaudra pas grand-chose sur le marché de la reconnaissance proprement littéraire. Les littérateurs coloniaux étaient dans la même position autrefois : c'est encore une des constantes que nous évoquions.

Un épisode significatif illustre ce phénomène. La visite à Bruxelles, au début des années 1920, de l'écrivain Claude Farrère, Prix de littérature coloniale en France, donne à Gaston-Denys Périer, « employé du Ministère », l'idée de créer un prix semblable en Belgique. On le laisse faire, et Périer, qui est un ancien du *Thyrse* et poète lui-même, met en place un jury littéraire, constitué d'écrivains, dont Léopold Courouble. Ce prix triennal sera décerné deux fois, jusqu'à ce qu'une décision ministérielle, à la grande fureur de Périer, transfère l'administration du Prix à l'Institut Royal des Sciences Coloniales, où bien entendu l'on ne pourra rassembler qu'un jury constitué de magistrats, d'ingénieurs et autres savants. La suite est logique : le prix triennal sera souvent attribué à des essais historiques dont la littérarité est une dimension très secondaire, pour ne pas dire plus.

Dans ces conditions, il est bien sûr très difficile de voir émerger des œuvres saillantes pour cette période. Non qu'il n'y en ait pas qui semblent d'une bonne qualité. Joseph-Marie Jadot, Geo Duncan, Henri Kerels, Henri Drum, Olivier de Bouveignes, Antoine Sohier, René Tonnoir, Pierre Ryckmans, pour ne citer que quelques noms oubliés en littérature, ont

laissé des textes intéressants à divers égards. Mais les œuvres ne peuvent exister que par leurs lectures et le fait est qu'il n'y en a guère eu de déterminantes, en dehors de celles des « amis de l'Afrique » bien entendu, mais de ceux-là, le jugement n'a jamais vraiment compté, même pas celui de Périer. Le phénomène reste à peu de chose près le même dans les années 1950, nous l'avons vu, même s'il s'agit de la période pendant laquelle la diminution progressive de cette méfiance, l'appropriation partielle du lieu initial de sauvagerie et de perte, explique les images tranquilles, *domestiquées* dans tous les sens du mot, qui sont le lot des visiteurs de l'exposition, et qu'on retrouve aussi, par exemple, dans un périodique comme la *Revue nationale*, qui est loin d'être au centre de l'institution littéraire.

La charnière des indépendances et ce qui s'ensuit

Repartons à présent de l'Expo 58 pour redescendre, cette fois, le cours du temps. Passons rapidement sur la période des « attermoissements funestes » puis de la « précipitation inconsidérée » des indépendances, période qui s'étend, avec ses secousses, jusqu'à l'espèce de baroud d'honneur de Stanleyville en 1964²⁶. Cette période, – à l'exclusion de ce qui concerne le Katanga, et pour cause –, est marquée par un retour en force de l'exotisme : le Congo redevient l'Autre, retombe dans le mythe, retourne supposément à la sauvagerie. Un coopérant français, Bernard Piniau, dans un essai publié en 1992, en fera la démonstration en analysant la manière mythifiante dont la presse belge a alors traité l'information congolaise ; cette mythification semble bien avoir déterminé ainsi, – sur la base des mythes produits par la littérature légitime et non par les auteurs coloniaux que personne ne lit –, des décisions politiques particulièrement inappropriées²⁷. C'est, en d'autres termes, la grande tradition internationale du *Cœur des ténèbres* de Joseph Conrad qui fait son retour en force dans les imaginaires, c'est elle qui brosse de Lumumba un portrait diabolique, et des

²⁶ La libération des otages par les parachutistes reste un haut fait : cf. *Mémoires du Congo et du Ruanda-Urundi*. Périodique trimestriel, (Charleroi), n°32 (1964. Stanleyville), décembre 2014, 50 p., ill.

²⁷ PINIAU (Bernard), *Congo-Zaïre (1874-1981). La perception du lointain*. Paris : L'Harmattan, coll. Racines du Présent, 1992, 285 p. ; cf. HALÉN (P.), « Mythe, littérature et décision politique. Notes à propos de la "crise congolaise" (1960) », dans *40 ans d'indépendance. Mythes et réalités*. Tome 1 : *Questions culturelles*. Presses universitaires de Lubumbashi, 2004, 4 volumes, 571 p. ; p. 289-307.

Congolais l'image d'êtres qui « retournent » à la forêt primitive et sont absorbés par elle.

La période a cependant laissé des œuvres attachantes comme la poésie de Jacques-Gérard Linze, complètement oubliée, ou un roman important : *La Termitière* de Daniel Gillès, qui paraît chez Gallimard en 1960. En dépit de cet éditeur prestigieux, l'analyse de ce livre ne sera tentée que trente ans plus tard²⁸. De 1964-1965 jusqu'à la fin des années 1980, la mémoire coloniale et ses expressions littéraires disparaissent, à peu de chose près, de la parole publique. La « vérité » sur le Congo colonial est énoncée avec plus ou moins de militantisme ou de prudence par des écrivains *qui savent*, mieux que ceux qui en ont fait l'expérience, ce qu'il en a été : le généreux Jacques Danois (*Mon frère bantou*, 1965), le très célèbre Pierre Mertens qui fait diverses allusions à Lumumba dans ses romans (*Les Bons Offices*, 1974 ; *Terre d'asile*, 1978), le dramaturge Jean Louvet dans plusieurs pièces, Conrad Detrez (*L'Herbe à brûler*, 1978), et même Henry Bauchau (*La Déchirure*, 1966)²⁹. On peut ajouter à cette liste les noms de quelques enfants de la colonie tardive qui ont rallié le tiers-mondisme : Jean-Pierre Orban (*Chronique des fins*, 1989), Anne Vallaëys (*Coup de bambou*, 1991), Jean-Louis Lippert (*Pleine lune sur l'existence du jeune bougre*, 1990). Par ailleurs, un auteur singulier pousse l'engagement tiers-mondiste jusqu'à prendre un nom africain, Nadine Nyangoma (*Le Chant des fusillés*, 1981). Seule France Bastia, qui a vécu quelque temps au Congo à l'époque du mobutisme naissant, tente alors, dans *L'Herbe naïve* (1975), une conciliation des mémoires, mais nous sommes dans le

²⁸ PEPETELO NGINAMAU (Fidèle), « *La Termitière* de Daniel Gillès, une vision du Congo colonial », dans *Papier blanc, encre noire. Cent ans de littérature au Zaïre. Regards croisés*. Actes du colloque de Kinshasa (1er et 2 décembre 1995). Établis sous la direction de Marc Quaghebeur et Philippe Nayer par Annick Vilain et Jean-Pierre Manuana Nseka. Kinshasa : Centre Wallonie-Bruxelles – Cellule « Fin de siècle », 1996, 390 p. ; p. 103-116 ; QUAGHEBEUR (Marc), « Au carrefour des regards et des destins : *La Termitière* de Daniel Gillès », dans TSHIBOLA KALENGAYI (R.S. –) et alii, éd., *L'Œil de l'autre*. Bruxelles : AML ; Kinshasa : Celibeco, 2000, 2 vol. (= *Congo-Meuse*, n°2 et 3), vol. A, p. 253-313.

²⁹ Cf. HALEN (P.), « *La Déchirure*, roman de la décolonisation ? Notes sur l'œuvre de Henry Bauchau et son inscription dans l'Histoire », dans SONCINI FRATTA (Anna), dir., *Henry Bauchau, un écrivain, une œuvre*. Bologne : CLUEB, coll. Bussola, n°13, 1993, 384 p. ; p. 177-200.

sous-champ dominé de la littérature de jeunesse publiée en Belgique et, pour le dire en langage enfantin, « ça ne compte pas ».

Dans cette liste de noms, ceux de Mertens, Louvet, Detrez, et plus tard Bauchau sont ceux d'auteurs occupant des positions dominantes, mais ils ne parlent du Congo que par de brèves allusions dans leurs œuvres. Nous avons donc affaire à une sorte de *black-out* officieux, qu'il arrivera à Pierre Mertens de dénoncer : on peut supposer qu'il appelait de ses vœux, sans vouloir ou pouvoir l'écrire lui-même, un grand roman qui eût dénoncé les tares du colonialisme belge, mais au-delà de cette orientation politique, l'important eût été qu'un tel roman eût évoqué un passé objectivement déterminant pour le Royaume.

Il faut cependant nuancer ce qu'il en est de ce passage sous silence. En réalité, des « anciens » écrivent et publient, mais leur mémoire est occultée : elle est sans doute inaudible. Le haut du pavé, la légitimité morale et intellectuelle, est occupé par un tiers-mondisme dont la militance est certes plus ou moins marquée selon le cas, mais qui ne cesse de produire le sentiment qu'il y a eu une sorte de rupture épistémologique, de changement de paradigme : on a bien le sentiment d'un basculement, d'une inversion. Lorsque paraît, pour prendre un exemple significatif, le « roman ruandais » d'Ivan Reisdorff, *L'Homme qui demanda du feu*³⁰, en 1978, nul ne s'y intéresse. La préface est de Robert Comevin, l'un des rares intellectuels français à prendre en considération les anciens territoires belges, mais Comevin n'est guère connu en Belgique, et ce n'est ni un écrivain ni un critique littéraire ; en outre, ancien colonial lui-même, il est suspect de tiédeur anti-colonialiste. L'éditeur bruxellois du roman, Pierre de Meyère, n'a aucune « surface » sur le marché, comme on dirait aujourd'hui. Pour l'institution littéraire belge, le livre n'existe quasiment pas. Pour la française, évidemment encore moins.

On peut en dire autant des romans publiés par Grégoire Pessaret, qui a été médecin à Bukavu, chez l'éditeur Max Arnold, autrefois établi dans la même ville : ils passent inaperçus, sauf à noter leur diffusion dans le milieu des « anciens » qui, peu à peu, se structure et constitue ses propres institutions – essentiellement des périodiques à faible tirage ; s'y crée donc un

³⁰ REISDORFF (Ivan), *L'Homme qui demanda du feu. Roman ruandais*. Précédé de « Un roman ruandais » par Robert Comevin (p. IX-XIV). Paris-Bruxelles : De Meyère, 1978, XIV-318 p.

sous-champ inclus mais quasiment coupé du champ global. Ce sous-champ est relativement prolifique mais les tirages sont faibles, le compte d'auteur est la formule majoritaire, la réception est dominée par la lecture d'autres anciens qui veulent y retrouver une partie de leur passé, le genre autobiographique est de très loin le plus utilisé, et pour cause : rien dans la structure globale du champ ne laisse d'espoir à un « ancien » qui ambitionnerait d'être lu littérairement. Il n'y a pas de Jef Geerarts francophone³¹.

Certains livres sortent néanmoins du lot. Si j'ai cité l'exemple de *L'Homme qui demanda du feu*, c'est d'abord pour ses qualités intrinsèques. On pourrait les appréhender au niveau de l'écriture littéraire, ce qui n'a pas été fait encore. On peut les appréhender aussi au niveau des réalités rwandaises dont l'auteur avait une incontestable expérience, mais aussi dans l'essai de synthèse mémorielle qu'il réalise, celle d'un administrateur territorial dont le rêve de devenir Rwandais est contrarié par le « sens de l'Histoire » planétaire, y compris dans les débats de l'ONU. Ce roman autobiographique a donc aussi le mérite de condenser plusieurs des sensibilités que j'ai rapidement évoquées ci-dessus : le « colonialisme de service » et la sensibilité « africaine », toutes deux également condamnées à l'impasse historique, donc débouchant sur une altériorité du Rwanda, pays définitivement « autre » qui expulse le héros prométhéen du « développement », avec des images d'incendie qu'on trouvait déjà chez Conrad. Une forme de post-modernité se révèle ici, dans l'abandon du double projet civilisateur et amoureux, dans le récit plus global d'un sujet occidental renonçant à ce qu'il avait cru être sa « mission » et même sa nouvelle identité. Mais peut-être faut-il élargir encore l'angle de vue : on peut y voir aussi le récit d'un autre abandon plus vaste, qu'on retrouve dans l'évolution de ce qu'on a appelé les nouvelles littératures africaines : le renoncement à une certaine forme d'espérance historique nourrie des Lumières, ce qu'on a longtemps appelé le « Progrès »³².

³¹ De même, il n'y a pas d'équivalent d'Hugo Claus ni de David Van Reybrouck au théâtre, pas de Lieve Joris dans le genre du roman-reportage, et pas non plus de Luc Tuymans en peinture. La Flandre a développé une mémoire bien plus active (ou moins refoulée) en la matière, intégrant aussi de jeunes critiques comme Bambi Ceuppens. C'est aussi en Flandre qu'on a organisé : *Congo in literature / Congo in de literatuur / Congo dans la littérature*. Congress at the University of Hasselt, Belgium, 13-19 July 2008. Website : <http://www.uhasselt.be/>

³² Je renvoie entre autres aux analyses de la Tunisienne Hélé Béji, dans *L'Imposture culturelle*. Paris : Stock, 1997, 164 p.

Le désespoir politique, notons-le tout de même déjà, fait cependant bon ménage avec la littérature la plus valorisée en tant que pratique « autonome ». Les chants les plus « beaux », on le sait, sont les plus désespérés.

Vers un dialogue des mémoires ?

Ce roman de Reisdorff m'intéresse aussi pour une autre raison : en 1995, il est réédité dans la collection patrimoniale des lettres belges francophones, « Espace Nord »³³. Le voilà tout d'un coup presque réhabilité, et le fait est que, même si cette réédition n'obtient pas un large succès, ni d'ailleurs une véritable reconnaissance dans l'institution littéraire elle-même, il est remis en circulation, il obtient un peu de légitimité, et plusieurs critiques vont s'y intéresser, parmi les « amis de l'Afrique », bien entendu, mais aussi quelques Africains ; rien, à ma connaissance, dans les sphères strictement littéraires-métropolitaines. On pourrait ajouter que le choix qui a été fait pour le préfacier (le journaliste François Ryckmans, de la famille de l'ancien Gouverneur général), et l'auteur de la « lecture » (l'historienne Annick Vilain) a été de nature à minimiser cette légitimation au niveau proprement littéraire : c'est la part documentaire qui, inévitablement, se trouve soulignée par leur propos ; c'est la valeur littéraire qui, sans être déniée, est jugée non relevante et quasiment ignorée. La reconnaissance n'est dès lors que partielle, mais elle existe.

La question qui doit être posée est dès lors celle de savoir ce qui s'est passé pour que, dans les années 1990, il soit redevenu simplement possible de se souvenir du passé colonial, d'en parler avec plus ou moins de liberté et de sérénité. La même commission littéraire du Ministère de la Culture, celle qui avait dédaigné la première édition en 1978, décide en 1995, le dit Ministère étant devenu celui de la Communauté française, non seulement de soutenir une réédition, mais d'en prendre elle-même l'initiative, sachant que le public de la collection est aussi scolaire. Le fait est qu'au cours des années 1980, très lentement, puis avec plus de détermination au cours des années 1990, quelque chose a changé dans la perception, je dirais : l'audibilité, de la mémoire coloniale.

³³ REISDORFF (Ivan), *L'Homme qui demanda du feu*. Préface de François Ryckmans. Lecture d'Annick Vilain. Bruxelles : Labor, coll. Espace Nord, n°104, 1995, 460 p.

Durant les années 1980, celles de la série télévisée *Boula Matari*³⁴, c'est dans la bande dessinée, instance moins contrôlée par le « politiquement correct » et les intellectuels, que s'est d'abord opéré le changement de ton. Alors que les albums de Warnauts et Raives³⁵ prolongent encore à la fois l'imaginaire conradien et celui d'un anticolonialisme nourri de toute une tradition exotisante, on voit surgir de manière inattendue des séries qui partagent une certaine sensibilité coloniale et dont la dimension mémorielle est évidente. Je songe d'abord à *Jimmy Tousseul*, de Desorgher et Desberg, dont le premier album sort en 1989. Également à la série *Alice et Léopold* de Wozniak et Lapière, dont le premier album paraît, chez Dupuis également, en 1991³⁶. La critique universitaire, dans une partie plus légitimante du champ, s'y est mise peu après, avec notamment les ouvrages du projet *Papier blanc, encre noire*³⁷ dont le premier paraît en 1992.

La place manque ici pour analyser en détail les causes de ce revirement, qui a bien lieu autour de 1990³⁸. C'est l'époque où sont aussi édités les romans d'Anne Vallaëys et de Jean-Louis Lippert, mentionnés plus haut. En même temps, Sabine Cornelis publie ses premiers travaux sur la peinture africaniste, et des expositions sont proposées au grand public. Ces causes tiennent sans doute pour une part à des circonstances contingentes, et en particulier à l'action de certains agents individuels, disposant de leviers : Marc Quaghebeur, singulièrement, pour les différentes manifestations du projet *Papier blanc, encre noire*, mais aussi pour les quelques livraisons « africanistes » de la collection Espace Nord, dont *L'Homme qui demanda du feu*. Elles tiennent plus fondamentalement à un changement de génération, à la fameuse « mort des idéologies » et à la désuétude des « Grands Récits », à la fin du mobutisme et au constat d'échec que certains croient pouvoir énoncer à propos d'une Afrique « mal partie » ; elles tiennent peut-être aussi à des phénomènes beaucoup plus profonds, qu'on décè-

³⁴ Voir les travaux de Nathalie Tousignant.

³⁵ Cf. WARNAUTS (Éric) et RAVES (Olivier), *Congo 40*. Tournai : Casterman, coll. Studio (À suivre), 1988, 85 p.

³⁶ Cf. HALEN (P.), « Le Congo revisité. Une décennie de bandes dessinées "belges" (1982-1992) », *Textyles*, n°9, 1992, p. 365-382 (2^e tirage : 1995, p. 291-306).

³⁷ Ne mentionnons que le premier en date : *Papier blanc, encre noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale (Zaïre, Rwanda et Burundi)*. *op. cit.*

³⁸ Époque où sont aussi édités les romans d'Anne Vallaëys et de Jean-Louis Lippert, mentionnés plus haut.

lerait sans doute du côté d'une Belgique insatisfaite de son historiographie, ou des sociétés occidentales en mal d'un paradigme nouveau pour reposer les questions d'identité et de différence, mal pensées en fin de compte par un après-guerre dominé par les crédos culturalistes. Le discours un peu rigide, d'une binarité paradoxalement coloniale, de l'anti-colonialisme version tiers-mondiste, voit en tout cas s'essouffler l'évidence de son modèle. Il dominait encore les milieux intellectuels des années 1980 : qu'on songe aux expositions *Zaire 1885-1985. Cent ans de regards belges*³⁹, ou ensuite *Le Noir du Blanc*⁴⁰. Dans les deux cas, nonobstant la qualité et l'intérêt intrinsèque des diverses contributions, la perspective globale est à l'accusation du discours colonial, identifié au racisme et aux « clichés ». On soulignera que la critique n'est pas absente des publications qui portent le label *Papier blanc, encre noire*, pas plus qu'elle n'est absente (et jusqu'à la caricature, en l'occurrence de celle de Léopold II en infâme directeur d'un trust néo-impérialiste) des aventures de Jimmy Tousseul, mais la perspective est cette fois bien différente. En effet, il ne s'agit plus tant – dans le sens du fameux « sanglot de l'homme blanc » dénoncé par Pascal Bruckner dès 1982 – d'éduquer en montrant les tares des « autres », à savoir les « colons », que de commencer l'inventaire historiographique d'une mémoire, dirait-on, un peu rassérénée, celle-là même qui va trouver sa meilleure expression dans la grande exposition de Tervuren de 2005⁴¹.

Dans cette évolution, certains livres me paraissent avoir joué un rôle de charnière, ou peut-être de déverrouillage. Celui de France Bastia, déjà cité, réédité en 1991 dans une collection « adulte », n'a certes pas eu autant d'échos que *Mon oncle du Congo* de Lieve Joris, dont la traduction en français (1990), avec le label légitimant d'Actes Sud, a été beaucoup lue : c'est le récit d'un voyage sur les traces d'un « Père » dont la figure semble, au départ, dépassée par le « sens de l'Histoire » ; le prévisible inventaire de ses carences se heurte toutefois au Réel et les évidences de la narratrice se défont au fil du récit. Le grand roman de Gérard Adam, *L'Arbre blanc*

³⁹ Cf. *Zaire 1885-1985. Cent ans de regards belges*. Bruxelles : Coopération par l'Éducation et la Culture, 1985, 191 p.

⁴⁰ Cf. *Racisme. Continent obscur. Clichés, stéréotypes, phantasmes à propos des Noirs dans le Royaume de Belgique*. Bruxelles : asbl Le Noir du Blanc & CEC, 1991, 215 p.

⁴¹ VELLUT (Jean-Luc), dir., *La Mémoire du Congo. Le temps colonial*. Avant-propos de Guido Gryseels. Tervuren : Musée Royal de l'Afrique centrale (MRAC) / Koninklijk Museum voor Midden-Afrika ; [Gand] : Éditions Snoeck-Ducaju & Zoon, 2005, 271 p., ill.

dans la forêt noire (1988), charrie certes encore un point de vue culturaliste et une forte binarité ; mais en même temps la dimension humaniste y est aussi évidente que dans les textes antiesclavagistes de la fin du 19^e siècle, ces ancêtres du discours « humanitaire ». Surtout, chacun de ces trois livres est le récit d'un retour au Congo.

Il n'est sans doute pas indifférent de relever qu'il y a dans cette mémoire un important apport katangais⁴². Les bandes dessinées que nous avons citées avaient été précédées, dès 1984, par un album de Goffin et Rivière intitulé *La Mine de l'Étoile*⁴³. Dans le même temps, Michel Massoz, ancien colonial et ancien coopérant, tentait de refonder une mémoire dans le roman avec son *Congo de papa* (1982), publié dans le sous-champ dominé de l'énonciation coloniale, mais avec un tirage qui semble avoir été relativement important. Toujours à la même époque, un jeune ancien du Katanga et du Burundi publiait en anglais les premiers chapitres du roman qui deviendra, en français, *Sang mêlé ou ton fils Léopold*, publié en France en 1990 et, peu de temps après, repris par les éditions Belgique-Loisirs⁴⁴, tournées vers le plus large public. Le succès de ce roman a été, toutes proportions gardées, relativement important, et fait contraste avec d'autres livres du même auteur : le même Albert Russo avait publié sans rencontrer d'échos des *Éclats de malachite* en 1971 et, deux ans après, un roman anti-apartheid : *La Pointe du diable*. Quelque chose a donc changé, qui permet même de reprendre le prénom de Léopold à la tête d'un ouvrage, sans avoir trop peur de ses fantômes, apparemment. Mais ce Léopold n'est plus un père, c'est un fils, et l'héritier symbolique d'un double héritage africain et occidental. Or, ce que dit la fiction mémorielle rejoint ce que cherche à comprendre l'enquête historique. Alors qu'en littérature, nous avons eu ces dernières années, outre le roman de Pie Tshibanda, *Avant qu'il soit trop tard*⁴⁵, celui d'une autre Katangaise, Ariane François-Demeester,

⁴² Il en va de même dans les périodiques qui entretiennent la mémoire des anciens, comme *Kisugulu*, dont la rédaction déplorait, dans un des derniers numéros, de ne pas recevoir des contributions représentant également toutes les provinces : le Katanga y est effectivement surreprésenté, y compris d'ailleurs dans les contributions qui évoquent l'actualité congolaise.

⁴³ GOFFIN et RIVIÈRE, *La Mine de l'Étoile*. [Tournai] : Casterman, coll. Un auteur / À suivre, 1984, 44 p.

⁴⁴ RUSSO (Albert), *Sang mêlé. Ou Ton fils Léopold*. Boulogne : Éd. du Griot, 1990, 258 p.

⁴⁵ TSHIBANDA (Pie), *Avant qu'il soit trop tard*. Récit. Bruxelles : Éd. Memor, coll. Couleurs, 2004, 107 p.

intitulé *Le Métis*⁴⁶, en histoire, le même objet, étendu à la sexualité en tant que rupture du cadre colonial binaire, a retenu l'attention de divers jeunes chercheurs⁴⁷. On notera qu'il ne s'agit en rien de démarches visant à donner une vision idyllique ou nostalgique, au contraire.

On sait que le concept de métissage a été diversement théorisé et remis au goût du jour depuis une vingtaine d'années. *Éloge de la créolité*, *logiques métisses*, *branchements*, *génération métisse*, *pensée métisse*, *couples dominos* et autres variations sur la *transculturation*, *l'inculturation* ou les *passeurs culturels* sont des idéologèmes ou des concepts qu'on trouve dans les titres d'un très grand nombre d'essais contemporains, tous appliqués à penser « la métissité comme espace de réinvention du monde », pour citer une nouvelle fois Bogumil Jewsiewicki. Le contexte qui appelle cette nécessaire réinvention est de toute évidence celui de la mondialisation et des migrations, dont le fait de l'immigration africaine en Belgique, mais également celui des drames suscités par le nationalisme et l'ethnisme en divers lieux durant les années 1990 (Bosnie, Rwanda, singulièrement). Il y avait donc quelque chose de pourri au royaume des concepts, et il n'est pas étonnant que la littérature se joigne à la construction de nouveaux modèles. En partant à la recherche des métissages d'autrefois, l'histoire coloniale participe de la même quête que la littérature et la bande dessinée. Et ce qu'elle retrouve, c'est un rêve colonial plus ancien, d'avant la binarité séparante. On peut croiser ces titres : *L'Arbre blanc dans la forêt noire*, de Gérard Adam, et *Un fou noir au pays des Blancs*, *one-man-show* de Pie Tshibanda et spectacle préféré des Belges, qui en était à sa 1 000^e représentation en novembre 2007.

En guise de conclusion

Amorcé dans les années 1980, mais réellement sensible à partir du tournant des années 1990, un changement de paradigme important s'est donc produit, non dans la mémoire coloniale d'abord, mais dans la réception de cette mémoire, son autorisation plutôt que sa légitimation en bloc, par le discours dominant. Il fallait pour cela que certains crédos idéologiques perdent de leur pertinence, que le Réel a démentis. Le grand

⁴⁶ FRANÇOIS-DEMEESTER (Ariane), *Le Métis*. Roman. Érezée : Memory Press, 2007, 174 p.

⁴⁷ Cf. les travaux de Lissia Jeurissen, d'Amandine Lauro et de Bambi Ceuppens.

roman d'Anna Geramys consacré au Burundi, *Le Reste du monde*, couronné d'un Prix de la Communauté française en 1987, signale peut-être cette désuétude en même temps que la victoire de la littérature en tant que discours autonome.

Il y a quelque temps, le journaliste (et poète) Marc Rombaut, à qui l'on devait une des meilleures anthologies de poésie africaine (1976), a raconté dans *La Chose noire* ce qu'il en fut de l'expérience du nationalisme en Guinée, qu'il avait connue. Il n'a pu le faire qu'en 2006. Cette parole était-elle impossible auparavant? Avant le génocide au Rwanda, entre autres, qui a bouleversé bien des choses dans la littérature africaine. La « chose noire », en tout cas, c'est aussi la jonction réalisée avec la grande tradition littéraire de Conrad, qui s'était saisie de l'Afrique pour en faire le cadre éloquent de la « crise moderne » et la scène par excellence où tous les projets occidentaux de « développement » étaient tenus en échec par le Réel. Bernard Piniau, déjà cité, a inventorié une partie de cette tradition dans la littérature mondiale, chez Graham Greene, Alberto Moravia, V.S. Naipaul. On pourrait ajouter : Céline, ou récemment, à propos du Congo : Hans Christoph Buch, John Le Carré et bien d'autres. C'est que le récit du désastre, le tableau du malheur, la relation de l'échec et la mise en scène du Mal ontologique sont des objets favorables à la « grande » littérature.

À côté de cela, les essais de narrer à nouveau l'histoire coloniale, dans le chef de ceux qui en sont les survivants et les témoins, ont plus de mal à se faire remarquer. La grande entreprise de Claude Nemry, relayant à divers égards celle de Grégoire Pessaret ou celle de Michel Massoz, n'a pas davantage fait un tabac que ces dernières. Elles restent marginales dans le champ, autant que les « romans de la coopération » de Bernard Moens, les excursions au bout du monde de Vincent Magos, les récits « engagés » de Charles Manian.

Le romancier très légitime qu'est François Weyergans, dans un roman récent, met en scène une femme, ancienne coloniale convertie au lumumbisme, qui ne suscite chez le narrateur qu'un sentiment d'ennui : le champ s'exhibe toujours dans le texte, et en l'occurrence ce champ continue à n'avoir aucune propension à s'intéresser aux sujets africains, qu'ils soient « coloniaux » ou non. Il en allait de même au fond, chez Simenon qui, dans *Le Nègre*, en 1957, racontait le meurtre violent d'un métis revenu en Europe pour y recevoir sa part de l'héritage à la mort de son père : ses

demi-frères l'assassinent. On peut y voir une parabole éloquente : aucune part du gâteau ne serait pour l'Afrique, quelle que soit sa parenté historique avec l'Europe. Un Albert Russo raconte pourtant exactement l'inverse dans *L'Ancêtre noire* (éd. fr. 2003) : la reconnaissance du fait d'une histoire commune, à travers la figure du métissage ; mais Russo n'a pas la légitimité de Simenon, c'est évident, ni de Weyergans.

Reste que les mémoires narratives coloniales, marginalisées dans le champ, ont donné, ces dernières années, plusieurs récits intéressants ; de même que les travaux récents sur le métissage, ils sont dus à des femmes. Je mentionnerai *Black Lola* de Marie-Claire Blaimont (1994), publié avec une préface de Dieudonné Kabongo aux éditions du Cerisier, qui ne sont pas précisément réputées conservatrices. Également : le très beau *Paspalum* de Claudine Tondreau (2003), sous-titré « Une enfance africaine ».

Mais je terminerai par une mention toute spéciale pour le témoignage aigu laissé par la regrettée Claudette Sarlet, qui ne professa à l'université de Liège le cours de littérature africaine, jusque-là assuré par un anthropologue, qu'à titre bénévole après avoir été mise à la retraite : personne « en romane » ne voulait de ce cours inauguré par... un angliciste, Albert Gérard, à son retour du Katanga. Ce témoignage, mi récit autobiographique, mi essai scientifique, s'appelait « Alors, tu as perdu ta langue ? »⁴⁸. Telle était la question qu'une enfant de la colonie, exilée en Belgique par le « sens de l'histoire », parvenait à se poser en 1989. Il faisait assez précisément écho aux « mots sans propriétaires », publiés quelques mois auparavant par une autre femme exilée en Belgique, Ariane François-Demeester : il y avait bien des mots, mais, littéralement, barrés⁴⁹. Ce texte de Claudette Sarlet, republié en 1992, décrit bien les années charnières que j'ai essayé de mettre en perspective : une langue était perdue, ou impossible à dénouer, mais elle s'énonçait finalement quand même, malgré l'incertitude. Quelle langue était perdue ? Une langue de l'Uélé, que parlait son père. La narratrice rêve de pouvoir rendre le corps de celui-ci à l'Afrique ; elle imagine aussi qu'autrefois, il fréquentait les femmes africaines : c'est bien le pôle maternel / métropolitain qui a barré son histoire. Si de conclure en évoquant ce texte bref a une pertinence particulière, c'est donc aussi parce qu'il médite l'image du Père, en tant que donneur de langue et d'histoire.

⁴⁸ Cf. entre autres *Papier blanc, encre noire*, op. cit., tome II, p. 653-667.

⁴⁹ FRANÇOIS-DEMEESTER (Ariane), *Mots sans propriétaire*. Ottignies : Dieu-Brichart, 1988, 61 p.

Comme l'orphelin Jimmy Tousseul ou les métis imaginés par Ariane François-Demeester, Albert Russo, Pie Tshibanda. Dans les anecdotes de la mémoire coloniale, tel pourrait être le fantôme essentiel, dont l'identité – c'est-à-dire le rapport à l'Histoire, le désir – est à présent interrogée.



TABLE DES MATIÈRES

<i>Mens sana in corpore sano</i>	5
--	---

Portraits et fictions

Gaston CARRÉ	17
Entre Hugo et vélo, un intellectuel en selle	
Claude FRISONI.....	23
Frank Wilhelm : un esprit fin dans un corps fin	
MICHEL GUÉRIN-JABBOUR.....	27
Un « hish » dans la nuit	
Jean PORTANTE	31
Comme l'écho d'un lointain coup de feu	
Guy REWENIG	59
Quelques brèves spéculations sur les perspectives d'avenir d'un incroyable touche-à-tout	

En terres francophones : études critiques

Raymond BAUSTERT	65
<i>Vox clamantis in deserto</i> : Molière lu par Victor Hugo	
Jean-François P. BONNOT.....	81
Xavier Marmier, ou le « fiancé du Spitzberg » : un conteur ethnologue dans l'Europe septentrionale et la Franche-Comté du XIX ^e siècle	
Marion COLAS-BLAISE.....	101
Comment dire le « je » autobiographique ? Entre fiction et inventaire	

Alain CULLIÈRE	121
Le Rabelais des étudiants	
Sonia DA SILVA	135
Incursion au pays de l'enfance : l'écriture hétérobiographique à l'œuvre dans <i>nos cahiers</i> Frank Wilhelm se départit de l'analyse littéraire pour se révéler à travers un autre	
Sylvie FREYERMUTH	147
Chaînage anaphorique et segmentation dans <i>L'Homme qui rit</i> de Victor Hugo : de la mimésis à la prescription du point de vue	
Germaine GOETZINGER	175
Le silence rompu : les lettres de Madeleine Gide à Sisy Frank	
Pierre HALEN	191
Mémoire coloniale, production narrative et institution littéraire en Belgique francophone : une mise en perspective cavalière	
Françoise LARTILLOT	215
La Région-frontière d'Alfred Gulden	
Gaston MANNES	235
« Raillerie, satire, ironie et signification plus profonde » ou De l'art de la citation à la citation considérée comme un art	
Florence NAUGRETTE	257
Le théâtre dans les lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo	
Danielle PISTER	277
Verdi au miroir de Victor Hugo : les adaptations lyriques d' <i>Hernani</i> et du <i>Roi s'amuse</i>	
Tonia RAUS	293
« Je me souviens que ma première bicyclette avait les pneus pleins » : entre mémoire personnelle et mémoire collective chez Georges Perec	

Nathalie ROELENS	311
Valery Larbaud et le <i>journal de voyage intime</i>	
Sébastien THILTGES	339
La baie de Portland : un paysage qui se (dé)voile	
Jean-Michel WITTMANN.....	357
<i>Le Roman de l'énergie nationale</i> de Barrès : une « histoire de la France contemporaine » ?	